



HAL
open science

Autour d'un fétiche (peut-être fêlé) puis brisé. Lecture économique-symbolique de La Coupe d'or

Serge Meitinger

► **To cite this version:**

Serge Meitinger. Autour d'un fétiche (peut-être fêlé) puis brisé. Lecture économique-symbolique de La Coupe d'or. Alizés : Revue angliciste de La Réunion, 2003, Henry James and Other Essays, 23, pp.65-78. hal-02344241

HAL Id: hal-02344241

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02344241v1>

Submitted on 4 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autour d'un fétiche (peut-être) fêlé puis brisé

Lecture économique-symbolique de *La Coupe d'or*

Ne nous y trompons pas, il s'agit bel et bien *ici* de butin, de captation de fortune, de pouvoir d'achat et du négoce d'œuvres d'art, du prix auquel on achète un homme, une femme, une livre de chair, une once d'amour... Ce roman raffiné aux somptueux dédales psychologiques, où n'apparaît pas un seul chiffre, pas une fois le montant des grosses sommes engagées, est pourtant un prisme adéquat pour apprécier les rapports économiques et symboliques qui s'instaurent, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, entre une vieille Europe succombant sous le poids suranné de son prestige et un Nouveau Monde encore sans véritable prestige, celui du capitalisme américain triomphant. Un fétiche de cristal doré porte la fable, la soulève au-dessus d'elle-même et se brise pour offrir une leçon, sur la marchandise, sur la réification, sur le piège de cristal des enjeux économique-symboliques qui lient les personnages, leçon qui reste ouverte comme la fleur non rassemblée des trois gros morceaux de cette coupe d'or gisant à même le parquet. Ce roman, parfait comme une mathématique épure malgré ses angles morts, absolu comme une équation psychologique brillamment résolue malgré une ultime indétermination, défait deux couples pour les refaire autrement avec une évidence sans appel et une cruelle probité... La décence, la prestance et les plus hautes valeurs sont apparemment sauvées, l'égoïsme et l'intérêt des plus forts ménagés, la candeur de justesse préservée mais c'est sans doute en un deuil éclatant, au prix même du bonheur de tous et de chacun.

UN TRANSFERT D'EMPIRE

Dès la toute première page, le Prince, Amerigo pour les intimes, traversant Londres, constate que s'étalent et s'entassent dans les vitrines des antiquaires les dépouilles dorées d'un Empire dont le centre n'est plus du tout

sa Rome natale mais bien la capitale de l'Empire britannique qui assure d'ailleurs de plus en plus nettement la transition vers un nouveau pôle dominant : l'Amérique... Ce sont là les trésors d'une civilisation fastueuse mais fatiguée : elle reste le modèle, indépassé encore, du goût, du luxe, du beau et du grand mais ce qu'elle produit désormais est plus souvent imitation qu'invention, respect scrupuleux et industriel d'une tradition bien établie que franche créativité et ouverture d'un monde nouveau, de polarités inédites.

Ce qui est vrai de l'art et de l'habile technique des artisans l'est aussi des hommes : l'Europe vend, détaille, marchande les divers fruits de son passé et commence à s'offrir comme un musée vivant aux curiosités neuves et naïves venues d'ailleurs. Le Prince lui-même se considère comme un produit éminent de cette civilisation et c'est pour cela, il en est très conscient, que le millionnaire américain, M. Verver, tient tellement à ce qu'il épouse sa fille Maggie. Nous sommes au jour même de la signature du contrat de mariage, qui est aussi (d'abord ?) une affaire financière. Héritier d'une longue lignée aristocratique (qui remonte d'ailleurs directement jusqu'à Amerigo Vespucci, d'où le prénom prédestiné du Prince), le jeune homme vaut plus par son atavisme et la gloire de sa race que par ses qualités propres tout éminentes qu'elles soient. De fait, l'on peut attribuer à des siècles d'éducation et de traditions familiales, le raffinement et l'à-propos toujours parfaits de l'homme, sa culture, sa finesse, son tact et un superlatif sens des convenances associé à une politesse devenue instinctive, et même sa beauté virile proche du modèle esthétique classique des grands maîtres italiens.

Cette œuvre d'art vivante a son prix, un prix que l'esthète idéaliste qu'est Adam Verver ne marchande d'ailleurs pas. Car il a une haute idée qui illumine et guide sa vie : réunir sur le vieux continent les pièces les plus belles et les plus représentatives d'un art plus que millénaire pour en constituer un musée qu'il offrira à la ville qui a vu l'essor de ses affaires et de sa fortune : American City, cité neuve et sans racines, à laquelle il compte apporter le salut sous les espèces de la beauté civilisatrice. C'est là un haut dessein accompagné des plus nobles intentions, mis en œuvre par un homme dont la vertu est indiscutable et qui, à force d'étude et de recherche, est devenu en quelques années l'un des meilleurs connaisseurs qui soient de l'art européen : son goût et sa clairvoyance sont quasiment infaillibles et sa réputation fait venir à lui de tous les points du continent des propositions de vente dont il tranche souverainement et en connaissance de cause avec un sens des affaires intact bien que voué à un but désintéressé. L'ambiguïté du personnage tient en ce

parfait désintéressement lié aux plus robustes armes de l'intérêt bien compris : une fortune dont il souhaite faire l'usage le meilleur et le plus élevé se nourrit autant de ces affaires-là que des autres. Un unique mouvement d'ensemble se dessine qui est le transfert inéluctable des richesses esthétiques, morales, sensibles, à la fois matérielles et immatérielles, de tout un monde vers un autre encore démuné de telles valeurs mais riche déjà de l'étalon désormais universel, de la solide monnaie qui soumet tout à son aune. Le transfert d'empire est une conversion accélérée au flux irrésistible de l'argent, une conversion (au) monétaire, une réduction drastique des valeurs non quantifiables à la quantité et au pouvoir d'achat... L'idéalisme de M. Verver n'arrive pas vraiment à masquer ce mouvement, non plus qu'à en conjurer les conséquences, morales et humaines.

QUE VAUT UN HOMME ?

Car que vaut un homme à cette aune nouvelle ? Comment évalue-t-il son être et sa situation ? Selon quels principes se quantifie-t-il ? Le Prince évoque plusieurs fois très librement la question avec sa fiancée, dans des propos frappés au coin de l'humour : il rappelle l'importance accordée dans l'évaluation de son être propre au prestige de sa famille, à la patine de l'histoire qui anoblit même les crimes et les bassesses commis sous de grands noms ; Maggie renvoie à cette salle entière du British Museum consacrée aux ouvrages et documents concernant cette seule famille... Et elle en vient à le traiter plaisamment de « morceau de musée » (Livre I, chapitre I) : il demande alors ce qu'il coûte ! Il se fait l'effet d'un billet de commerce ou d'un chèque dont il faudra bien un jour escompter la valeur : combien vaudrait-il donc au « *change* », en belles et bonnes livres sterling ou en dollars ? Maggie, en vraie millionnaire jamesienne c'est-à-dire en millionnaire qui ne veut ou ne sait pas compter, élude toute réponse précise, plaçant au premier plan les sentiments, *son* sentiment pour le Prince, bien qu'elle se dise, en même temps, prête à payer la somme qui serait alors requise plutôt que de le perdre !

De la part du Prince, ces propos ne sont pas que plaisants ou badins : le lecteur le comprend dès le second chapitre, à l'arrière-plan de l'entretien entre Fanny Assingham et Amerigo. Ce dernier est venu, en ce jour symbolique, chez Fanny qui a été, en vue de son mariage précisément, la médiatrice (pour ne pas dire l'entremetteuse) entre les Verver et lui. Il veut la remercier et lui demande aussi de le guider encore dans les premiers temps de

son mariage afin qu'il puisse éviter tous les impairs et s'adapter entièrement à des convenances dont certaines subtilités risquent toujours de lui échapper. Fanny est une Américaine de souche bourgeoise, mais de très modeste fortune, qui a épousé un colonel anglais et qui vit à Londres après avoir suivi son mari dans diverses colonies britanniques ; toutefois elle a le sens et le goût du grand monde où elle a ses entrées et elle s'est depuis longtemps européanisée au point de devenir une experte dans l'art des transitions et médiations entre les deux continents. Dans le livre, elle s'avère l'indispensable et unique cheville ouvrière des rapports négociés entre les êtres et des alliances qui se nouent et dénouent : elle se veut la garante des intérêts propres aux Verver en même temps qu'elle se fait le guide, voire le chaperon des jeunes gens concernés. Elle révèle, ce jour, un fait notable et perturbant : Charlotte Stant, amie d'enfance de Maggie, est revenue d'Amérique pour assister au mariage de celle-ci. Mais ladite amie a eu, deux ans plus tôt en Italie, une liaison apparemment passionnée avec le Prince à laquelle tous les deux ont d'un commun accord renoncé pour des raisons surtout financières : ni la fortune du Prince ni les ressources de Charlotte, même alliées, ne pouvaient suffire au style de vie que, tous deux, ils souhaitaient. Le lien fut très fort et Fanny, s'interrogeant sur les véritables motivations de Charlotte, craint des interférences.

Le Prince, dont nous ne connaissons jamais l'exact sentiment envers Charlotte non plus qu'envers Maggie, veille à la décence, au respect le plus strict des convenances et à ses intérêts en admettant immédiatement avec Fanny, puis avec Charlotte, que cette liaison doit rester inconnue de Maggie. Il s'engage, par ailleurs, à être un mari irréprochable. Ce faisant, il se garde bien de mettre en avant ce qui pourrait être considéré comme une pénible épreuve sentimentale : il avait renoncé à Charlotte avant même de connaître Maggie et avait ainsi sacrifié ses sentiments — peut-être passionnés — à une idée particulièrement élevée, elle aussi, bien qu'on ne puisse la confondre tout de suite avec l'idéalisme esthétique de M. Verver. Produit représentatif et éminent d'une remarquable lignée, le jeune homme se sent contraint à ne pas déroger et à entretenir de toute sa puissance les brillantes qualités héritées afin de les transmettre à son tour. Or, ces qualités sont inséparables d'une quantité considérable d'argent, des grands moyens nécessaires pour tenir son rang ! Et cette grandeur ne peut pas se séparer à ses yeux des gigantesques sommes indispensables pour l'assumer dignement : le Prince, ultime rejeton d'une aristocratie héréditaire, rejoint ainsi, sans le chercher d'emblée, « le phénomène du gigantesque » que l'on définit souvent, dès cette époque, comme

« américanisme ». Ce « gigantesque » (dans les sommes investies, dépensées et récoltées, dans les entreprises projetées et réalisées, dans les manifestations et monuments) est « ce par quoi le quantitatif devient une qualité propre et, ainsi, un mode insigne du Grand »¹. De la sorte, l'aristocrate de naissance et le démocrate parvenu à la fortune capitaliste se rejoignent en un sommet de modernité qui explique leur alliance : pour l'un, on dirait vulgairement qu'il « redore son blason » mais c'est pour l'amener, par la grâce de l'or monétisé, à un éclat de grandeur encore inédit, inconnu des siècles antérieurs, et le porter vers la qualité en soi ; pour l'autre c'est transcender, grâce à l'incalculable de la pure qualité reconnue par l'histoire (l'art et l'aristocratie), l'incalculable de l'essor capitaliste en son gigantisme hors norme. Mais « l'Incalculable » ainsi sollicité, bien qu'habillé d'idéal et chamarré des meilleures intentions, n'est pas sans générer sa part d'ombre, propice et néfaste à la fois. C'est ce que dit, à sa façon, certaine coupe d'or.

LE FÉTICHE (PEUT-ETRE) FELÉ

Quelques jours juste avant le mariage du Prince et de Maggie Verver, les deux anciens amants, Charlotte et Amerigo, se permettent une escapade ensemble dans les magasins de Londres pour tenter de trouver le cadeau que Charlotte souhaite offrir à son amie. Le problème est que le présent doit être à la mesure de ses moyens, limités, et il sera ainsi forcément plus symbolique que fastueux. La quête des deux jeunes gens chez les antiquaires les conduit en une modeste boutique dont le patron leur dévoile comme un trésor auquel il semble tenir une majestueuse coupe dorée. La beauté et l'originalité de l'objet sont indéniables, c'est une véritable œuvre d'art réalisée selon des procédés techniques (que le marchand dit perdus) en une époque ancienne mais indéterminée. Il s'agit d'une pièce d'un seul tenant taillée dans un unique morceau de cristal puis dorée avec une perfection qui la ferait croire en or massif. Il y a de la sorte une première ambiguïté, une ambivalente foncière qui fait balancer l'objet entre l'or et le cristal. Mais le plus troublant est, de fait, son prix : un peu élevé encore pour Charlotte qui marchande, mais dérisoire par rapport à sa splendeur et à sa rareté. D'où le soupçon d'un défaut caché qui en avilirait le prix en dégradant sa valeur d'échange. Toutefois la prétendue fêlure

¹ Martin Heidegger : « L'époque des "conceptions du monde" », *Chemins qui ne mènent nulle part*, traduction française de Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, « Classiques de la Philosophie », 1970, p. 86.

n'apparaît pas même à l'examen le plus minutieux et n'apparaîtra jamais de façon patente, même au moment (plus tardif) où la coupe sera brisée sur le parquet. Aux yeux du Prince la défaillance, la déchéance de l'objet est d'emblée évidente comme si cette dévaluation effective *sur le marché* était la preuve suffisante du vice pourtant dérobé à toute appréhension, à toute appréciation. Et l'on comprend qu'il s'offusque de l'idée, du caprice de Charlotte qui souhaite soudain la lui offrir, à lui, personnellement plutôt qu'à Maggie. Jouant le superstitieux à l'italienne, il voudrait voir dans ce cadeau accompagnant son mariage un mauvais présage, un signe dangereux pour sa sûreté et son bonheur conjugal. La coupe offerte serait un symbole néfaste, elle dissimule en elle-même une part maudite, un « Incalculable » qui fait peur.

Car cette coupe n'est pas un ustensile, une coupe à boire ou un bibelot, mais un fétiche porteur d'un « caractère énigmatique » : sa valeur d'échange supplante sa valeur d'usage et cette valeur est celle des rapports humains investis en cet objet, non celle d'un objet ou d'une marchandise pris en soi. Comme l'écrit Marx, dans la première section du premier livre du *Capital*, à propos du « caractère fétiche de la marchandise et [de] son secret » : « C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles »². Offrir au Prince cette œuvre d'art suspecte, la sachant telle sans qu'on puisse mieux préciser, est sans doute pour Charlotte une façon de le situer à sa manière dans un rapport social particulier dont il ne peut vraiment être fier : l'alliance de l'or et du cristal souligne la présence d'une fragilité intrinsèque sous la pompe avérée ; mieux, la potentialité de la fêlure, suggérée par la modicité du prix, révèle la possibilité d'une faiblesse personnelle ou d'un accident intime qui fasse bientôt éclater l'or. Et si le Prince, ainsi réifié, était cette coupe d'or, parfaite sous toutes les coutures et resplendissante, pourtant dévaluée en son essence en raison d'un manque insondable, d'un « Incalculable » qui trahit et fait défaillir celui qui s'est voué sans réserve à l'incalculable quantitatif en tentant de l'additionner à l'incalculable qualitatif ? Si la fêlure était bien en l'homme et en son statut, non dans l'objet ? Peut-être que Charlotte prend ainsi une revanche, elle qui a été écartée puis avantageusement remplacée ! Elle n'en énonce pas moins *symboliquement* une vérité d'ordre intime, moral et social à la fois que le Prince s'efforcera d'écarter

² Karl Marx, *Le Capital, Œuvres*, Économie, tome I, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1969, p. 606.

de lui, un peu plus loin (Livre II, chapitre I), lorsqu'il évoquera, comme pour lui-même, hors la présence de Charlotte et devant M. Verver, le cristal parfaitement intact qu'il se sent heureusement être, cristal qu'il met assurément à haut prix !

Et de fait, le Prince défendra avec acharnement sa position acquise en protégeant son mariage par tous les moyens, en empêchant surtout Maggie d'accéder à la vérité de ses relations antérieures avec Charlotte, puis en s'efforçant de neutraliser la redoutable « authenticité » qui est la qualité centrale de Charlotte, qui est son essentielle valeur.

QUE VAUT UNE FEMME ?

Charlotte n'a aucune vraie fortune personnelle, elle ne bénéficie ni de l'atavisme ni de l'aisance aristocratiques qui sont les privilèges du Prince. Pourtant cette petite Américaine, apparemment comme les autres, a, par delà sa radieuse beauté, quelque chose en elle qui la distingue. L'expérience de l'Europe lui a, très jeune, révélé un goût et des qualités qui la placent bien au-dessus de sa condition réelle : elle sait, elle sent, elle aime et reconnaît comme pleinement sien tout l'incalculable qualitatif dont le Prince a hérité mais, sur ce plan, elle a quasiment fait son éducation elle-même. Et, comme le Prince, elle fait tenir sous cette ambition absolue, exigeant une qualité sans faille et une attention de tous les instants, la totalité des aspects de sa vie, le moindre de ses actes et gestes, ses manières et habitudes, tournures et allures, jusqu'à sa façon de se tenir, de manger, de marcher, de s'habiller... Elle incarne ce que l'on appelle couramment « la classe » et sa posture est toujours et presque instinctivement parfaite. C'est cet incalculable, pourtant sans cesse calculé et recalculé, placé sous le signe éminent du grand goût européen, qui fait d'elle ce qu'elle est : une femme que l'on s'accorde à tenir pour « authentique » et qui la destine à venir compléter les déficiences propres à M. Verver sur le plan mondain, lui qui est happé et comme retranché du (grand) monde par les exigences intimes de son idéal.

Quant à Maggie, l'amie d'enfance et dès l'enfance millionnaire, elle vaut d'abord ce que valent sa candeur et la haute exigence morale qu'elle place en toutes choses. Comme la plupart des héritières des romans de James, elle ne se pose jamais vraiment la question des origines et de l'importance de l'argent dont elle dispose ; elle en use de manière rigoureusement qualitative, se contentant d'accorder tout ce qu'elle fait, imagine et pense à des normes

morales et psychologiques subtiles dont elle fait dépendre son honneur, son bonheur et ceux d'autrui. La plus haute idée qui la guide est la volonté de ne léser jamais personne, de n'empiéter sur l'intimité de personne, de respecter l'intégrité des autres autant et en même temps que la sienne propre. Elle ne se rend d'ailleurs pas bien compte, dans les premières années de son mariage, qu'en se mariant, elle a défait le couple, à sa façon parfait, qu'elle formait avec son père depuis trop longtemps veuf et elle va chercher à consoler l'abandonné comme à préserver malgré tout leur intimité. Ce sera quasiment au détriment de son propre couple. La Princesse ne mûrit, ne mérite ce titre et ne déploie toute son envergure, non négligeable, que lorsqu'elle prend conscience du piège de cristal qu'elle a elle-même contribué à faire jouer.

PIÈGES DE CRISTAL

Ce roman, qui en est un lui-même, fait jouer plusieurs pièges, que l'on peut dire « de cristal » en raison, à chaque fois, de la netteté et de l'évidence (frappantes pour tout observateur désintéressé) des rouages mis en jeu et de la pureté esthétique de la réalisation (bien que les motivations les plus profondes des protagonistes et les effets induits restent dans l'ombre, dans les angles morts de l'intrigue). Le premier piège est le mariage de Charlotte avec M. Verver, et Maggie y contribue en personne. Le second est, quand Maggie a découvert les relations anciennes d'Amerigo et de Charlotte en même temps que leur brève et actuelle reviviscence, les manœuvres subtiles et ardues, combinées avec Fanny, pour éloigner Charlotte en incitant le couple Verver à retourner aux États-Unis afin d'y mettre enfin effectivement en œuvre la grande et belle idée d'Adam Vever : édifier et organiser le musée d'American City !

La terreur de Fanny Assingham, au moment où Charlotte Stant revient pour assister au mariage de Maggie et du Prince, est désamorcée par la retenue extrême des deux anciens amants, et l'évolution harmonieuse du jeune couple formé par Maggie et Amerigo semble assurée par la naissance du Principino. C'est Maggie elle-même qui crée le piège premier, où elle va se trouver prise, par un excès de scrupule affectif : elle souffre de voir son père comme abandonné par elle et souhaite lui trouver une compagne à sa hauteur. Constatant la menace que représentent certaines intrigantes qui tournent autour de lui, ou plutôt autour de sa fortune comme de sa candeur supposée, Maggie, prenant conseil auprès d'une Fanny qui ne peut rien dire, pense déjà à Charlotte si « magnifique » et si « authentique ». Elle suggèrera à son père de

l'inviter en leur campagne anglaise. Il en découlera ce qui, géométriquement, doit en découler, le scrupule du père répondant à celui de la fille : M. Verver, qui ne veut surtout pas laisser à Maggie l'impression qu'elle l'a abandonné, propose le mariage à Charlotte, laquelle accepte après un temps décent de réflexion et... après avoir reçu un télégramme du Prince.

Il en résulte une harmonieuse mais étrange répartition des rôles : Charlotte et le Prince assument la part mondaine de la vie des deux couples, tandis que père et fille se limitent le plus souvent aux agréments privés d'une existence plus discrète et presque cachée. M. Verver se livre en particulier sans aucune retenue au plaisir d'être grand-père... Là encore il arrive ce que, géométriquement, l'on pouvait prévoir : le couple des anciens amants se reconstitue d'abord virtuellement et en toute décence, jusqu'au dérapage dû au désir revivifié ou à l'amour mis sous le boisseau, au retour de « l'Incalculable ». C'est le moment où le lecteur ressent le plus fortement l'impression que s'opèrent une double captation de fortune, un véritable détournement en même temps qu'un grave abus de confiance, bien que jamais les deux protagonistes n'aillent jusqu'au cynisme qui accélérerait le scandale et le rendrait public. Mais, en même temps, nos deux brillants personnages font, semble-t-il, le meilleur usage de leur butin : Charlotte se réalise pleinement, elle qui n'attendait que d'avoir les moyens financiers pour faire s'épanouir son goût et sa classe ; le Prince rayonne en aristocrate qui a reconquis son rang et il se montre délibérément et partout sous son meilleur jour. Fanny, qui désapprouve le glissement qu'elle pressent et ce qu'elle analyse comme la dérive vers un comportement immoral de « profiteurs », tente de les mettre en garde et de les rappeler à la raison, en vain. C'est, en fait, un excès d'harmonie et l'entente trop parfaite entre Amerigo et Charlotte pour esquiver justement tout ce qui risquerait de les compromettre qui éveillent le soupçon de Maggie. Elle comprend ainsi qu'ils se connaissent depuis bien plus longtemps qu'ils ne l'avouent. La petite excursion que s'accordent les deux amants à l'issue de leur séjour pascal au château de Matcham offre à Maggie la preuve qu'elle attendait. Consciente d'avoir été prise au piège qu'elle a actionné, se sentant spoliée et manipulée, elle va alors réagir.

Sans se concerter ouvertement, parmi les personnages ainsi compromis, Amerigo et Fanny (qui n'a rien dit mais qui sait tout) se comportent d'abord par parole, par action et par omission *comme s'il ne s'était rien passé, jamais...* C'est à ce prix qu'ils échappent au scandale et aux éclats car Maggie est empêchée de les pousser en leurs derniers

retranchements, elle qui ne veut ni alarmer son père qu'elle souhaite préserver, ni alarmer Charlotte, ni perdre son mari. Sans jamais rien avouer, le Prince redevient loyal envers son épouse et ne prévient pas la toute jeune M^{me} Verver, la neutralisant ainsi, facilitant la tâche de Maggie, dont le but, dont la ruse est d'amener son père à envisager de partir avec Charlotte et à contraindre celle-ci à faire comme si *elle choisissait* librement et volontairement ce départ. Ce sera toutefois après l'épreuve du fétiche brisé.

LE FÉTICHE EST BRISÉ

Effet de structure, « cristallin » lui aussi, effet romanesque au possible, et montré comme tel : la coupe dorée revient (Livre IV, chapitre IX) et elle réapparaît entre les mains de Maggie ! Un hasard invraisemblable (mais la réalité l'est parfois résolument !) fait que, près de quatre ans après l'épisode du Prince et de Charlotte chez l'antiquaire, Maggie, qui cherche un cadeau pour l'anniversaire de son père parvient en la même petite boutique de Bloomsbury, où le même marchand lui présente la même coupe d'or. Elle s'éprend tout de suite du remarquable objet, et l'achète à un prix élevé sans d'abord rien en savoir. Mais l'antiquaire, qui a trouvé Maggie particulièrement sympathique, peut-être en raison de sa naïveté et de sa bonne foi, vient chez elle dès le lendemain, pris d'un scrupule rare chez un commerçant, d'un scrupule sans doute superstitieux, pour lui rendre une partie de l'argent. Il s'est laissé aller à un réflexe commercial qu'il regrette déjà, vue la nature singulière de l'objet. De fait, cette coupe ne peut échapper au soupçon de fêlure et à la dévalorisation pécuniaire et symbolique qui en résulte : Maggie ne saurait vraiment l'offrir à son père ! Et son plus juste prix relève bien du mystère, voire de la malédiction : le marchand reconnaît Charlotte et le Prince sur des photos exposées au salon et raconte tout à Maggie, tout ce qu'il a vu et compris puisqu'il a suivi la conversation en italien des deux jeunes gens. Maggie sait donc que Charlotte a voulu offrir la coupe au Prince et que ce dernier a refusé. Elle tient sa preuve : ils se sont connus avant même son mariage, et elle l'affiche en la posant sur la cheminée de sa propre chambre. Elle espère et redoute l'entrée du Prince dans cette pièce, pensant lire sur son visage l'aveu qu'elle attend et redoute tout autant. Il lui semble d'ailleurs que, prévenu par on ne sait quelle intuition, le Prince évite sa chambre et l'évite, elle-même, depuis que l'objet s'y trouve et trône. C'est alors que Fanny, dont le rôle est depuis longtemps passif, entre en scène : Maggie l'informe de tout,

même de la fêlure supposée, et la sagace conseillère des jeunes gens prend soudain conscience que cet objet maudit « cristallise » toute la vindicte de Maggie envers son mari. Emportée par une inspiration subite, cette femme avisée élève la lourde coupe au-dessus de sa tête et la jette sur le parquet où elle se brise en trois gros morceaux : détruisant le fétiche, elle compte en annihiler les désastreux effets et elle semble bien y parvenir sur le champ. Le Prince entre au moment de ce geste héroïque, cathartique ; il voit les débris, comprend et échange un long regard plein de sens avec Fanny. Maggie prend intimement note de cet échange muet (qui est aussi un aveu) puis, regrettant soudain d'avoir mis son cher mari à l'épreuve, elle se sent désarmée pour poursuivre contre lui par quelque moyen que ce soit. Elle ne lui dira rien de bien blessant ni de trop compromettant pour lui : sa réserve sauve l'avenir de leur union, et lui se défend assez facilement sans rien céder sur l'essentiel, plaidant avec vraisemblance que seules les apparences sont contre lui. Maggie admet ce mode de défense et s'y soumet, mais elle tient toutefois à le laisser perplexe sur le chapitre de Charlotte : cette dernière sait-elle que Maggie sait ? Il se gardera de le vérifier !

Le Prince est sauvé et triomphe fort discrètement ; désormais loyal, il laisse agir Maggie, libérée et mûrie. L'adversaire est maintenant Charlotte et elle seule. Les deux femmes s'affrontent en une série d'épreuves souvent indirectes mais symboliquement violentes : la tactique de Maggie est de forcer Charlotte, complètement délaissée par le Prince sans qu'elle comprenne pourquoi, à réagir par la décision de rupture que serait un départ peut-être définitif pour les États-Unis. Pour y arriver, bien que Maggie ait déjà appris de son père que la décision est prise et qu'ils partiront bientôt, Charlotte et lui, et bien qu'elle, Maggie, y consente malgré sa peine, elle pousse Charlotte à s'imaginer que la fille, en égoïste achevée, après lui avoir repris le Prince, veut aussi lui reprendre son père. Maggie l'emporte en laissant croire plusieurs fois de suite à son ancienne amie qu'elle est vaincue par elle : elle accepte une apparente réconciliation (qui prouverait qu'elle s'est trompée) soulignée par une embrassade publique ; elle accepte de reconnaître ouvertement la défaite de son désir possessif envers son père. L'orgueil de Charlotte cause sa propre perte : persuadée d'avoir vaincu et ulcéré Maggie en lui enlevant son père et voulant faire éclater sa victoire par une manifestation sans équivoque, elle reprend en personne la grande idée de son mari et se fait, en dépit de la panique intime qui la gagne, la porte-parole éclairée du projet de musée pour American City dont elle présente déjà les collections en en vantant *urbi et orbi*

les plus belles pièces. Le roman s'achève sur des adieux, qui sont un constat déchirant mais réaliste, et sur un trait ambigu qui traduit l'incontestable puissance du Prince sur Maggie, celle-ci dont la candeur a été mise à rude épreuve tente de s'en préserver une miette. L'on peut toutefois se demander ce que vaut la candeur dans le monde de James !

QUE VAUT LA CANDEUR ?

Il n'y a, au départ, que deux candides dans le roman de James : Maggie et son père. En reste-t-il un seul à la fin ? La fortune protège et aveugle, entretenant facilement chez son possesseur (surtout quand il ne l'a pas constituée lui-même) un idéalisme bienséant et se moulant sur les convenances. La puissance des appétits reste sous-estimée par ceux qui n'ont plus faim ou n'ont jamais eu faim ! Nous avons vu toutefois Maggie s'éveiller et sortir du cocon de l'ignorance pour se prendre en main et devenir à son tour manœuvrière, connaissant enfin ce qu'est son désir, son intérêt et prête autant au compromis qu'à l'action. Mais M. Adam Verver ? Son cas est l'un des angles morts de l'intrigue et va nous laisser sur une indétermination majeure. Nous avons déjà analysé son idéalisme d'esthète et le début du livre II, seul passage du roman qui nous le montre en focalisation interne, traduit plutôt une assurance étroite et naïve qu'une pleine lucidité. Un objet rendu, lui aussi, métaphorique et symbolique par le texte (Livre II, chapitre V), et dont il est fait un usage tout à fait privé, s'oppose en contre-fétiche à la coupe d'or et à son aura maléfique : il s'agit d'un certain petit verre, de cristal également et taillé avec finesse, conservé (comme de son côté la coupe dorée) dans un écrin ancien frappé aux armes d'une ancienne dynastie. Et M. Verver fait de cet ustensile l'aune unique à laquelle il jauge les êtres (Amerigo, Charlotte) et les choses (telle affaire, telle œuvre à acquérir), imposant ainsi un étalon strictement quantitatif à tout ce qui passe sous son jugement. Ce critère d'appréciation n'a, lui, rien de fêlé ni de douteux, au contraire une régularité monotone, de nature strictement « économique » (en tous les sens du terme), qui étend son emprise à tout ! C'est sous cette mesure impartiale, implacable mais d'envergure réduite que se dérobe « l'Incalculable » qu'il semble traquer dans l'art et dans son entreprise plus générale d'esthétisation de la vie, de *sa* vie ! L'ambiguïté du personnage s'éclaire par ce symbole et s'y incarne, mais cette quasi naïveté dans l'analyse va-t-elle jusqu'à l'aveuglement psychologique ? Il est clair que M. Verver ne peut (ne doit ?) rien savoir des

péripiéties liées à la coupe d'or, qu'il ne sait rien non plus de l'aventure d'Amerigo avec Charlotte... Mais il a pressenti le malaise de Maggie, il a compris ses scrupules et son embarras, anticipé ses demandes. C'est à cause d'elle qu'il épouse Charlotte, et c'est pour elle qu'il décide de partir avec Charlotte ! Le naïf n'est-il pas un rusé qui escamote tout ce qu'il sait par amour paternel ? N'est-il pas un fort, plus égoïste et mieux averti de ses avantages et intérêts qu'on ne voudrait le penser ? Nous ne le saurons pas.

Mais les manipulateurs, que l'on pourrait croire cyniques, ne sauvent-ils pas malgré tout quelque candeur qui empêche de les condamner ? Nous ne doutons pas une seconde du culte des valeurs propre à Fanny et admirons avec une certaine inquiétude ses manœuvres d'entremetteuse et de chaperon : elle y joue et sa réputation et son âme (et elle le sait, parfois morte de peur et de honte quand elle explique ce qu'il se passe à son mari). Le Prince fait l'expérience de son pouvoir réel sur les femmes, sur la sienne d'abord et sur Charlotte, qui s'ajoute à son charme aristocratique mais s'en distingue également : toutefois il n'en abuse pas longtemps et rentre vite dans le jeu des convenances et de la loyauté. Nous ne saurons pas cependant s'il aime Maggie, Charlotte ou seulement la très haute idée qu'il se fait de l'incalculable empire qu'il présente et représente et qu'il s'efforce de pérenniser en l'adossant à la fortune des Verver ! Sa candeur est dans son sacrifice perpétuel à cette unique idée à l'aune de laquelle il ne cesse de tenter de s'évaluer. Charlotte enfin, à cause de son orgueil assis sur la conscience exacerbée de ses éminentes qualités, est ici celle qui perd le plus : le Prince la défaisse sans s'expliquer et elle doit rejoindre l'Amérique qu'elle déteste et qui répond mal à son idéal de vie avec un mari qu'elle a épousé par intérêt. Sa part de candeur à elle, tout involontaire, tient dans l'épaisse ignorance qu'elle traverse à l'aveuglette dans toute la fin du roman, se leurrant sur tout et manœuvrée par Maggie. Elle entre bien, avec son départ, en un deuil éclatant qui rejailit d'ailleurs sur tous.

CONCLUSION : UN DEUIL ÉCLATANT

La sagesse immémoriale veut que le couple, souvent privilégié, formé par un père et sa fille se défasse, se distende du moins, au moment où la fille trouve et élit un compagnon. Maggie et M. Verver prolongent un peu plus que de raison leurs moments électifs, mais savent à temps faire leur deuil des excès propres à cette affection-là. L'amour désormais lointain pour son père laisse toute latitude à l'une pour vivre et tenter de se rasséréner dans

« l'Incalculable » que représente, pour elle, son amour pour le Prince et pour son fils... L'autre, malgré son exil, ne cessera de redécouvrir, sous la toise menue de son petit verre, « l'Incalculable » qui vient de toute grande émotion esthétique et de la satisfaction, concrète et spirituelle à la fois, qu'il y a à voir son idéal s'incarner.

Le couple, un moment triomphant et potentiellement superbe, que formèrent Amerigo et Charlotte, avant le temps de Maggie, a lui-même choisi de se défaire en raison d'une exigence cruciale pour chacun d'eux. Les deux membres de cette harmonieuse alliance ont sacrifié leur relation à un impératif quantitatif inséparable pour eux de la qualité suprême : tenir un rang éminent dans le monde selon les règles du grand goût européen ! Les nouvelles alliances contractées répondent à leur idéal de grandeur, mais les instants de faiblesse et d'infidélité qui rassemblent brièvement les deux ex-amants révèlent en eux une perte, un manque, une frustration intime dont ils devront apprendre à faire leur deuil dans l'éclat même de leur vie mondaine. Pourtant, ils ne s'arracheront jamais tout à fait au soupçon d'avoir été achetés et de s'être eux-mêmes vendus, à la crainte d'avoir été soldés à leurs nouveaux maîtres comme l'on solde la coupe d'or en raison d'un vice caché, à l'impression d'être entrés en un piège de cristal qui grève leur bonheur et celui de leurs compagnons.

Et c'est bien la coupe d'or qui porte la leçon, car le coup de génie de Fanny Assingham brisant le vase maudit pour en annihiler les effets ne suffit pas à en effacer l'avertissement plénier : sous le calculable et les raisons de tous ordres, sous l'or et l'éclat, sous le jeu des valeurs les plus hautes, sous la beauté incarnée, court dans le cristal le plus parfait et le plus pur la ligne impérieuse et dominatrice d'un « Incalculable » qui peut être faille et fêlure, défaite, défaut et forfaiture aussi bien que ligne de mire et d'horizon, ligne de cœur et de vie... Nul ne le sait, même (surtout ?) s'il brise la coupe sur le dallage de marbre d'un palais romain au front audacieux, comme le suggère lui-même (innocemment ?) l'antiquaire de Bloomsbury Street...

Serge MEITINGER
Université de La Réunion (France)

